Cinq[illegible]e année. 24 Avril 1895. Numéro 199.

LE VOILE D'ISIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ÉSOTÉRIQUE

LE SURNATUREL n'existe pas	DIRECTEUR : PAPUS Rédacteur en chef : Lucien MAUCHEL Secrétaires de la Rédaction : P. SÉDIR et Noël SISERA	LE HASARD n'existe pas

Le Numéro : 10 Centimes

ABONNEMENTS France	ADMINISTRATION & RÉDACTION :	ABONNEMENTS Union postale
UN AN . . . . 5 fr. SIX MOIS . . . . . . 3 — DEUX MOIS . . . . . 1 —	79, Faubourg Poissonnière, 79 PARIS	UN AN . . . . 6 fr. SIX MOIS . . . . . 3 50 TROIS MOIS . . . . 2 —

La Gnose et le Rituel catholique

1. — LE STABAT MATER

Nous nous proposons d'inaugurer en ces colonnes une série d'études sur diverses hymnes, proses ou séquences, du rituel catholique qui nous semblent contenir d'indéniables remembrances des doctrines de la T. S. Gnose. Ces concordances n'ont point échappé à ce vaste esprit qui fut Proudhon, auquel il n'a manqué qu'un grain de foi pour être des nôtres. En un livre aussi regrettablement inachevé que les *Pensées* de Pascal, mais profond comme elles, — *Césarisme et Christianisme*, — il fait, en maître, ressortir comment la Prose de la fête de la Trinité consacre le dogme de Bythos posant sa pensée par une première émanation de son être,

> Pater ab œvo se videns
> Parem sibi gignit Natum

Bythos et Ennoia conjugués ensemble, continue Proudhon,

> Uterque sese diligens,

engendrent *Pneuma*, l'Esprit,

> Parem producit Spiritum.

Pour lui, cette prose de la Trinité est le fidèle et exact résumé de la doctrine Ophite.

Nous commencerons notre travail par le *Stabat mater*, ce merveilleux poëme, « ouvré, comme dit M. de Gourmont, par « une main douloureuse, mais sûre, selon « des lignes très nobles, des voiles raidis « comme par des larmes de sang, en cette « robe de deuil, mais frangée d'or vert, « mais stellée d'améthystes. »

M. de Gourmont est un incomparable critique littéraire et son livre sur le latin mystique, d'où nous extrayons ces lignes, est l'œuvre d'un esthète. Il a senti toutes les exquises délicatesses de cette langue sans paire des lyriques chrétiens, si berceuse, si céleste, de cette langue que si divinement animent de mélodiques caresses ignorées de Virgile lui-même, que si délicieusement complètent des musiques que ni Méhul ni Rossini n'ont su dépasser.

Son livre foisonne d'érudites recherches, de curieux rapprochements, d'attrayants aperçus. Mais, soit oubli, soit mot d'ordre, il a totalement négligé le côté dogmatique. Ce sont de beaux vases, tout étincelants d'or que, d'une main pieuse, il place sous nos yeux. Mais il se garde de les ouvrir et de nous faire savourer les parfums d'idéale science qu'ils enclosent.

Nous lui pardonnons d'autant plus volontiers cette omission que c'est lui-même qui va nous fournir le point d'appui de notre thèse, à savoir : le *Stabat mater* est

un vieil hymne gnostique. Prenant pour texte les Evangiles et saint Ambroise, qui s'en autorise, il nous rappelle que la Vierge, debout au pied de la Croix, ne pleurait pas, *Stantem illam lego, flentem non lego*. D'après tous les récits authentiques, elle gardait « une intrépide impassibilité ».

Or, la première strophe du *Stabat* nous met sous les yeux une mère en pleurs :

Stabat mater dolorosa,
Juxta Crucem lacrymosa,
Dum pendebat Filius.

C'est bien de Sophia qu'il s'agit ici, de Sophia dolente des tristesses de sa chute, honteuse des audaces de son impossible rêve, exhalant ses lamentations vers le divin Plérome, ainsi que Valentin l'enseigne. Cet enfant, ce pâle crucifié, cette douloureuse victime, c'est l'infortunée Achamoth, Achamoth en proie à l'affreuse géhenne, cruellement flagellée, mourante, abandonnée :

Vidit suum dulcem natum,
Morientem, desolatum,
Dum emisit Spiritum.

Evidemment, en maint passage, la doctrine valentinienne a subi de manifestes altérations. Mais il faut songer que, de cette belle prose, nous n'avons point la version primitive. C'est le texte arrangé, ou dérangé, comme l'on voudra, mis au point, en un mot, de la donnée catholique par Jacques de Todi. D'ailleurs, tout ce que nous voulons établir en cette étude, c'est que le *Stabat*, tel qu'il est, reste un harmonieux écho de la Gnose, mais non point un orthodoxe symbole.

Que si maintenant on a cure de chercher par quel canal ce concept de la Vierge en pleurs, *Virgo lacrymosa*, est venu aux hymnographes latins, on constatera sans difficulté qu'il faut s'adresser à la liturgie grecque, liturgie qui a pris naissance aux lieux mêmes où la Gnose eut son berceau.

Ἔλεγεν ἡ Γάναγνα κλαίουσα,

disait, en parlant de la Vierge, Joseph, moine grec du cycle basiléen. C'est donc la phraséologie sacrée des chrétiens alexandrins qui véhicula la pensée gnostique jusqu'au cœur de l'orthodoxie romaine.

Voyez du reste comme le texte, au mépris des versets évangéliques, insiste sur ces larmes virginales :

Fac ut tecum lugeam !
. . . .
Fac me tecum flere !
. . . .
Te libenter sociare
In planctu desidero
. . . .
Fac me tecum plangere !

Je vous le demande, est-ce que toutes ces expressions ne s'accordent pas merveilleu-

FEUILLETON DU VOILE D'ISIS 1

ETUDES
SUR
LA MATHÈSE
ou Anarchie et Hiérarchie de la Science

du Dr Jean MALFATTI de MONTEREGGIO
traduites par Christien OSTROWSKI (1)

L'admiration sérieuse et profonde que nous avons vouée aux écrits du docteur J. Malfatti, un des savants les plus distingués, en même temps qu'un des praticiens les plus habiles de la studieuse Allemagne, nous a fait entreprendre la traduction de cet ouvrage.

Au moment où l'antique Germanie cherche à reconstruire son unité fédérative, perdue depuis des siècles, et qu'elle finira probablement par retrouver dans le nôtre, il ne sera pas sans intérêt d'examiner les efforts entrepris par ce peuple de hardis penseurs, de laborieux athlètes, pour ramener aussi la science à l'unité, comme à son départ originel, à son centre commun.

Déjà Oken, en Allemagne, et les Ampère en France, avaient été frappés du besoin d'une synthèse universelle, qui, en remontant aux sources mêmes de la science, permît de la considérer dans son ensemble, d'en saisir *a priori* tous les développements, de mesurer d'un coup d'œil le chemin qu'elle a dû parcourir de ses principes absolus et généraux à ses divisions transitoires et multiples, improprement désignées du nom de connaissances humaines ; fragments inanimés d'une seule unité vivante, légendes scolastiques d'un palimpseste effacé, sur lequel la divinité avait inscrit sa parole révélatrice. Ce point de vue général, cette science col-

(1) Paris, librairie A. Franck, 69, rue Richelieu, 1849.

sement avec la saisissante peinture que les Valentin et les Simon nous font des brûlantes larmes de Sophia tombée ?

Quant à cette Croix mystérieuse que Sophia, — je veux dire la Vierge, — inonde de ses pleurs et auprès de laquelle le croyant vient demeurer,

Juxta crucem tecum stare,

n'est-ce pas le divin Plérome, dont le tau est le mystérieux emblème ? Mais c'est peu encore pour le pieux gnostique de recueillir dévotement les purs rayons émanés de Plérome, il faut qu'il s'en repaisse, que son âme en soit comme enivrée :

Cruce hâc inebriari !

Magnifique expression, si on l'interprète au sens ésotérique, mais qui ne devient qu'une bizarre hyperbole s'il s'agit de l'instrument de supplice où fut cloué le doux Essénien Jésus. Et comme pour donner raison à notre interprétation, le texte ajoute:

Fac me cruce custodiri !

Ardente invocation par laquelle le fidèle se place sous la sauvegarde du gnostique emblême.

Remarquons enfin que le nom de Marie n'est pas une seule fois prononcé dans les vingt strophes qui composent le *Stabat*. Le mot *Mater*, par contre, revient jusqu'à six fois ; le mot *Virgo* revient deux fois. *Mater*, *Virgo*, sont des désignations qui peuvent parfaitement convenir à Sophia. — *Mater*, puisque c'est d'elle que la malheureuse Achamoth tient l'existence, — *Virgo*, puisque c'est avec son seul désir qu'elle a cohabité.

En résumé, plus je relis le *Stabat*, plus il me produit l'effet de ces statues antiques que l'art chrétien s'est plu à transformer en Saints ou Saintes du paradis. On voit étinceler en leurs mains les symboles de la foi nouvelle ; on a auréolé leurs fronts du nimbe hiératique ; on les a placés au-dessus d'un autel où éclate le monogramme de Jésus-Christ. Mais la pensée primitive, l'idée du sculpteur païen se révèle dans la beauté sereine du torse, dans le galbe divin du visage. Ce que le bronze exprime ne disparait que dans le brasier du fondeur. Ce que chante le marbre ne s'anéantit qu'en le pulvérisant.

(*A suivre.*) FABRE DES ESSARTS.

L'Instruction intégrale

(*Suite*)

Ne pouvant diviser les matières, on divise l'enseignement, préparant ainsi pour l'avenir des castes qui ne peuvent qu'ac-

lective et suprême a été appelée par Platon, Proclus Diadochus et par leurs successeurs du nom de Mathèse, ou d'hiérarchie de la science. (Disciplina scientiæ.)

Nous avons amoncelé volumes sur volumes, nous avons comblé des catacombes savantes avec les débris intellectuels des générations évolues ; nous avons créé des nomenclatures dont l'aspect seul suffit pour rebuter ceux qui se sont livrés à la recherche de la vérité: amas effrayant de décombres sous lequel on peut à peine retrouver quelques parcelles du feu sacré de la pensée divine ; et cependant les progrès réels de la science ne sont nullement en rapport avec ces matériaux immenses qui devaient servir à l'édifice, faute d'un plan général, d'une synthèse unitaire, qui, tout en la simplifiant, serait pour la vie humaine dans l'infini ce que sont pour elle les inventions plus modernes de locomotion et de transmission à l'égard du temps et de l'espace.

Parmi les ouvrages récemment composés selon cette tendance, un des plus remarquables est sans contredit celui du docteur Malfatti, parce qu'il résume sous un petit nombre de pages tous les intelligents efforts de ses devanciers, et les poursuit *ab ovo* jusqu'à leurs extrêmes développements à travers les résultats positifs de l'analyse et de la pathologie. L'application du système pythagorique à la philosophie médicale, la recherche de l'unité dans la multiplicité, de la vie dans la mort, du cercle divin ou prégenésétique dans l'éclipse organique ou genésétique, dont les deux foyers sexuels reviennent momentanément au centre animique ou divin par l'extase, — telle est l'essence du livre du Docteur Malfatti, qui, par l'originalité de ses vues, par la grandeur du but qu'il s'était proposé, par la hardiesse de son langage, mérite d'être rangé au nombre des plus importants essais philosophiques de notre époque.

Nous avons rencontré dans cette traduction des difficultés nombreuses, et propres

croître les souffrances de notre démocratie : enseignement primaire, enseignement primaire supérieur, enseignement secondaire classique, enseignement secondaire moderne, enseignement supérieur, autant d'instructions spéciales qui n'ont peut-être de commun que leur défaut principal : la tendance utilitaire, le manque d'idéal !

C'est qu'on ne voit pas où tend la multiplicité de nos sciences, sinon à un progrès qu'on ne perçoit clairement que dans la sphère physique, et déjà nous pouvons pressentir de quelles catastrophes sociales nous menace une pareille restriction des horizons humains !

Comment donc retrouver l'unité dans ce chaos, l'unité utile, claire, propre à fournir à l'élève une règle de conduite intellectuelle et morale, sans imposer à son libre arbitre aucune contrainte sectaire ?

Grave et difficile question que l'auteur du présent essai n'a nullement la prétention d'avoir résolue par lui-même. S'il en ose offrir une solution différente des programmes élaborés par nos savants les plus distingués, ce n'est que parce qu'il pense en avoir aperçu une assez inattendue, mais renouvelée plutôt que nouvelle, dans une sphère intellectuelle dont les circonstances ont fort éloigné notre siècle, à savoir dans les principes de synthèse de la science antique.

L'unité de la Science était empruntée autrefois à un principe métaphysique universel qui a vivifié de sa puissance les plus grands génies de tous les temps : depuis la haute antiquité égyptienne, indienne ou chaldaïque, jusqu'à la philosophie contemporaine la plus élevée, depuis Hermès jusqu'à Schopenhauer, Fichte, Hegel, Hartmann, après les Pythagore, les Platon, les Aristote, les Pères de l'Eglise (tels qu'Origène), les saint Thomas, les Bœhm et tant d'autres.

Je veux parler du principe de la Tri-Unité !

Il va donc s'agir ici d'une tentative de Synthèse trinitaire de nos Sciences, construite en vue de l'instruction à tous ses degrés, tentative qui s'avoue fort modeste et qui n'a d'autre prétention que d'attirer l'attention des penseurs vers cette source si féconde et si oubliée !

II

Tout le monde connait, ou en tout cas tout le monde peut accepter comme évident, le ternaire antique qui partage les objets de toutes nos connaissances en trois mondes :

Le monde physique, ou du phénomène ;

à décourager un labeur moins opiniâtre, une volonté moins soutenue à la poursuite de la vérité. De l'aveu même des publicistes etrangers qui ont rendu compte de cet ouvrage, la langue allemande, ce véritable Kaleidoscope scientifique, déjà si riche en inventions et en combinaisons de tout genre, s'y trouve élevée à une puissance nouvelle. Cependant, nous avons cherché à étreindre autant que possible la pensée de l'auteur, afin de la transmettre toute vivante à nos lecteurs français, tâche périlleuse et ardue pour un scrupuleux observateur des lois d'une langue telle que la nôtre, désespérante de précision et de fermeté. Nous avons dû créer quelques expressions, hasardées peut-être, et qu'une nouvelle édition de ce livre nous permettra de rectifier : toutefois, si notre travail n'a pas d'autre mérite, au moins peut-il revendiquer à bon droit celui de la fidélité.

Paris, 31 janvier 1849.

CHRISTIEN OSTROWSKI

PRÉFACE DE L'AUTEUR

De même qu'il n'y a qu'un Dieu, une vérité, une création, une vie, de même aussi il n'y a eu et il n'y a qu'une hiérarchie de la science dont l'unité vivante, je le dis à regret, menace de tomber, à travers ses divisions et séparations multiples, dans une déplorable anarchie, résultat d'opinions, de systèmes exclusifs et de connaissances démembrées et fractionnées à l'infini.

Nulle part, aujourd'hui, cette anarchie n'est plus profonde qu'en médecine, et nulle part aussi la synthèse d'un si grand nombre de connaissances fragmentées n'est plus mécanique ni plus inanimée que dans cette même science, où la pensée et l'acte devraient, pour ainsi dire, s'incorporer comme science et comme création dans une vie universelle et (selon la pensée et l'expression allemandes) s'élever à la dignité de science universelle de la vie.

Il n'est donc pas surprenant que, dans cet

Le Monde métaphysique, ou du noumène, des principes premiers;

Et le Monde intelligible, ou des lois secondaires ;

Il n'y aurait donc pas grand inconvénient à poursuivre les conséquences de cette distinction primordiale, considérée comme un fait suffisamment concordant avec nos idées habituelles.

Cependant, par respect pour les légitimes scrupules des lecteurs que l'a *priori* ne saurait contenter, on croit utile d'ajouter ici quelques considérations plus approfondies, afin de justifier et d'expliquer le choix de la Trinité comme base d'un enseignement synthétique. Libre à qui le préfèrera de laisser ces explications à l'arrière-plan, en franchissant le présent paragraphe.

(A suivre.) F.-Ch. BARLET.

AVIS A NOS LECTEURS

Par suite du changement d'adresse de la rédaction du *Voile d'Isis*, le « Journal des journaux » se trouve momentanément suspendu; mais nos correspondants peuvent être certains que nous reprendrons l'analyse des publications spiritualistes dès qu'il sera possible, c'est-à-dire, probablement, avec le prochain numéro.

NOUVELLES

Il va paraître prochainement à Lisbonne, en langue portugaise, une traduction de la *Science des Mages*, l'intéressante brochure de Papus.

*
* *

Sur avis conforme de l'Académie de médecine et du Conseil supérieur de l'Instruction publique, l'*Ecole pratique de magnétisme et de massage*, fondée en 1893, par la *Société magnétique de France*, 23, rue Saint-Merry, vient d'être classée parmi les grands établissements de l'enseignement supérieur libre.

Les magnétiseurs doivent être joyeux de cette décision, car elle consacre officiellement leur art, tant contesté depuis plus d'un siècle.

L'AME DE LA FOULE

(*Suite*)

Les individus produisent donc leur pensée et leur moi, une partie de leur moi sous forme d'effluve odique, et l'harmonie s'établit entre leurs différents concepts, l'équilibre se fait dans la marée humaine, ni-

---

état de désordre, la psychologie, délaissée par la physiologie, se désincorpore, pour ainsi dire, dans la pensée, de même que la physiologie, séparée de la psychologie, se désanime, expire dans la matière.

Ce serait en vain que la pathologie, flottant sous l'imminence de ce double suicide, chercherait à atteindre le point d'arrêt désiré ; l'histoire de nombreux systèmes est là pour prouver le contraire, et celui qui domine aujourd'hui ne semble-t-il pas creuser son propre tombeau dans l'anatomie dite pathologique, devenue elle-même presque exclusivement une science des cimetières.

Il n'a point manqué cependant de médecins philosophes, surtout parmi les Allemands, qui se soient efforcés d'empêcher cette désertion de la science hors l'unité. Parmi ceux-ci se distingue surtout la classe des iatro-mathématiciens, dont les efforts intelligents auraient obtenu de grands résultats, s'ils eussent appliqué la *quantitative* mathématique de notre temps à la *qualitative* du passé.

C'est vers ce noble but et sur cette voie donnée qu'ont été dirigées les études que j'ai faites durant une pratique de 46 années que j'étais occupé à transformer mes pensées en actes et formuler mes actes en pensées.

Libre de la contrainte des préjugés scolastiques, je me suis appliqué, n'enseignant jamais, mais apprenant toujours, à rechercher la vérité sur ces hauteurs et dans ces profondeurs où elle se laisse pressentir et saisir, mais jamais démontrer; la poursuivant dans ces espaces où l'on peut en trouver la preuve, mais non aussi facilement l'évidence, afin de la reconnaître sous tous ces aspects. Envisagée ainsi hors de sa triplicité de hauteur, de profondeur et d'étendue, elle se renferme et se manifeste dans un acte d'unité vivante, et se révèle à nous comme unité de la science, comme vérité absolue.

Tout en m'éloignant du point de vue habi-

velant toutes les intelligences, puis-je dire, car il est à remarquer que l'âme de la Foule représente une intelligence ni trop élevée, ni trop inférieure, mais une intelligence *moyenne*. Des organismes humains réunis sort un courant qui s'unit au courant émané de chaque organisme voisin, et de même que tous les fleuves se jetant dans l'Océan perdent leur individualité et ne forment plus que la Mer, de même tous ces courants psychiques et autres n'en constituent plus qu'un seul dont la force est immense, proportionnelle au nombre d'organismes et à leur degré de passion. Mais, je le répète, qui nous dira le mécanisme de cette force psychique, son mode et son pourquoi d'action ? Passionnante énigme qui a tenté bien des chercheurs et même un romancier de talent : le symboliste Paul Adam. (*Le Mystère des Foules.*)

Beaucoup de psychologues ont essayé de fixer quelques lois secondaires de ce phénomène ; Maudsley a écrit : « C'est une loi psychologique d'une indiscutable vérité, que l'intensité d'une émotion croît en proportion directe du nombre de personnes qui ressentent en même temps et dans le même lieu cette émotion. Telle est la raison du degré extrême de frénésie auquel arrive parfois l'enthousiasme ou la désapprobation dans un théâtre ou dans une assemblée. »

Suivant Sergi, toute idée, toute émotion de l'individu n'est qu'une réflexion de l'impulsion extérieure subie ; par conséquent personne ne se meut, personne n'agit, personne ne pense, si ce n'est en vertu d'une *suggestion* qui peut être produite par la vue d'un objet, par l'audition d'une parole ou d'un son, par un mouvement quelconque qui se produit en dehors de notre organisme.

(A Suivre.) F. JOLLIVET-CASTELOT.

BIBLIOGRAPHIE

Le Christ, les Eglises et les Peuples. — Lettres d'un voyant. — Chamuel, éditeur, 79, rue du faubourg Poissonnière ; 75 centimes.

Notre époque hâtive et pressée n'a plus le temps de lire les in-folio : souhaitons-lui beaucoup de brochures remplies d'idées neuves et fortes. Celle-ci est une des plus suggestives qu'il soit possible de trouver concernant la grande question de l'union future des Églises. L'auteur est de celle des Vieux Catholiques qui rejettent l'infaillibilité pontificale. Il expose l'œuvre sociale du Christ depuis la fin du monde romain.

---

tuel de la science, et surtout de celui de la physiologie et de la psychologie, je m'y croyais autorisé par cette question qui leur est corrélative : avons-nous la connaissance d'une action et d'une fonction unique de l'organisation humaine ? — Certainement non.

Mais de ce que cette action et cette fonction se passent en nous, que nous les exerçons et que nous pouvons les décrire minutieusement, nous croyons à tort que nous pouvons les concevoir, et là-dessus nous amoncelons des décombres scientifiques. Quoique les présentes études (de même que les suivantes sur la pathologie) n'aient été faites à différentes époques que comme de libres dissertations, elles proviennent cependant d'une idée mère, de celle de l'unité de la science, telle que nous croyons l'avoir entrevue depuis longtemps dans l'*Organon* mystique de la mathèse (mathésis) des Indiens. — Mais comme, à la fin de notre travail, il nous est arrivé d'en retrouver la clé perdue, nous commencerons par nous occuper de l'*Organon* lui-même, et nous prierons le lecteur qui ne serait point familiarisé avec la science des Hindous de suspendre son jugement jusqu'à ce qu'il ait pu se convaincre de l'importance de cet *Organon* par la lecture des démonstrations concordantes qui ressortent des présentes études.

(Vienne, 20 juillet 1844.)

PREMIÈRE ÉTUDE

La *mathèse* (1) comme hiéroglyphe ou symbolique de la vie triple de l'univers, ou l'*Organon* mystique des anciens Indiens.

Le point de vue hiérarchique de la mathèse originelle jeta les anciens peuples dans un tel étonnement, qu'au rapport de Socrate et de Platon, ils n'admettaient pas que cette science universelle fût d'invention humaine ; ils la regardaient comme étant au dessus de la portée de leur intelligence, et l'attribuaient

(1) Disciplina scientiæ.



Le Christ n'admettait que l'autorité du dévouement. Son œuvre sociale a été entravée surtout par les fractionnements des Églises et leur hostilité, ainsi que par l'absolutisme des pontifes romains.

Il me semble qu'ici nous devons constater que l'Europe occidentale, choquée des vices du clergé, diminua peu à peu son autorité depuis le XIVe siècle jusqu'au XVIIIe, pour la remplacer par celle du droit romain et de l'arbitraire monarchique. L'auteur aurait pu remarquer aussi que les transformations sociales des huit premiers siècles de notre ère se sont continuées au moins jusqu'au XIVe, et que les exigences outrées des papes ont amené, depuis cette époque même, le discrédit de leur puissance.

Une autre observation nécessaire, c'est que les Églises grecques et protestantes, croyant être libérées de l'autoritarisme papal, sont tombées sous celui des princes, et sont restées, d'ailleurs, ennemies entre elles : l'auteur n'a pas fait ressortir les analogues entre le caractère de chaque race et celui de chaque Église chrétienne (pages 18-20).

Mais les dernières lettres, depuis la sixième, sont tout à fait exceptionnelles par la sûreté de vues qu'elles dénotent. L'Église protestante, au jugement du voyant, « a perdu les croyances de l'Église primitive, en cessant de tenir la règle qui seule en garantit l'exactitude », et l'Église catholique a pris le caractère d'une secte, « parce qu'elle manque de liberté ». La suppression du pape paraît indispensable au voyant. Il appelle des arbitres impartiaux pour unir les Églises chrétiennes. A mon humble avis, le grand congrès de 1900, dont la théosophie va prendre l'initiative, sera tout au moins la préface de cette œuvre grandiose : la réconciliation des Églises. La première condition pour qu'un arbitre soit impartial, c'est que la méditation lui ait élargi l'esprit et l'ait détaché des préjugés de naissance ou d'éducation : j'aperçois déjà certains hommes, trop ignorés des savants et des théologiens officiels, qui pourraient travailler à la reconstruction du grand édifice. L'auteur dit avec raison que la désertion des temples obligera les pasteurs à cesser de s'obstiner dans leur isolement (page 39).

Que dans vingt ans il apparaisse un pape comparable à Léon XIII, qui réunisse un concile universel, et donne satisfaction aux tendances nationalistes, en créant des grands patriarcats à Berlin comme à Londres, des primats à Moscou, à Cons-

---

à quelque divinité qui la transmettait aux hommes. — Les Egyptiens, par exemple, la faisaient descendre de *Theut* ou de *Hermes* l'égyptien.

Les philosophes ci-dessus nommés, ainsi que leurs illustres successeurs, n'ont eux-mêmes parlé de la mathèse que comme d'une *scientia divina cujus Deus est præses.* — Ainsi s'est exprimé, entre autres, Proclus-Diadochus, dans le sens de Platon : « *Mathesis* (*disciplina*) *reminiscentia est, quæ quidem non extrinsecus animis advenit, uti quæ a sensibus consurgunt phantasmata, nec adventitia adstititiaque, veluti quæ in opinione posita est cognitio. — Verum excitatur ab iis quæ apparent, perficitur vero ab intus ab ipsa cognitione ad sese conversa.* »

C'est à cette réminiscence spirituelle de la vie de l'âme qu'on peut rapporter ces belles paroles de Locre : « Nous ne reconnaissons ce qui nous apparaît comme divin que parce que nous y participons. — Pris en soi, ce qui est divin nous est complètement inconnu. »

Parmi les philosophes plus modernes qui ont considéré la mathèse comme une hiérarchie de la science selon le sens admis du mot se sont fait particulièrement remarquer Denys l'Aréopagite et Jacob Bœhm.

Selon le premier, elle est l'Organon sacré, et elle a pour objet la similitude et l'union la plus parfaite avec Dieu (Deificatio), qui est le guide vers toute science sacrée.

Au dire du second, elle doit être considérée, dans la révélation des trois principes divins, comme le triple principat de la hiérarchie de la science, comme nous le voyons développé très ingénieusement dans la triple vie.

Mais dans le cours de l'histoire de l'univers, c'est-à-dire dans l'histoire de l'esprit humain, qu'est-il advenu du point de vue originel de la science ? A-t-il longtemps encore gardé sa haute signification.

(*A suivre.*)

tantinople, à Saint-Louis, à Buenos-Ayres, et le problème sera d'autant plus facilement résolu que déjà les gouvernants, épouvantés des progrès du matérialisme, tournent les yeux vers le pape comme vers le futur dictateur moral de l'humanité.

SATURNINUS.

SYNDICAT

DES

Magnétiseurs, Masseurs, Médiums-Guérisseurs, etc.

(Groupement de tous ceux qui traitent les maladies sans médicaments)

Fondé à Paris le 28 Mars et autorisé par décision préfectorale le 30 mai 1893

Siège social : Rue de l'Ancienne Comédie, 12, PARIS

161e *Anniversaire de la naissance de MESMER, Rénovateur du magnétisme, et 2e anniversaire de la fondation du Syndicat des Magnétiseurs, Masseurs, etc.*

BANQUET COMMÉMORATIF DU MERCREDI 22 MAI 1894

Encouragé par le succès de l'année dernière, le Syndicat des Magnétiseurs, Masseurs, Médiums-Guérisseurs, etc., se prépare à célébrer grandement et dignement cette année le 161me anniversaire de la naissance de MESMER, ce grand philanthrope; cet illustre vulgarisateur du magnétisme, et le 2e anniversaire de la fondation du Syndicat par un brillant banquet qui sera suivi d'une fête de nuit des plus attrayantes, et auxquels vous êtes instamment convié, ainsi que vos parents et amis.

Ce banquet aura lieu le **Mercredi 22 Mai**, à 7 heures 1/2 du soir, dans les jolis Salons Gringoire, Café-Restaurant de la Porte-Montmartre, boulevard Montmartre, n° 1.

Dans l'espoir, M. . . . . ., que vous répondrez à son chaleureux appel, les membres du Bureau du Syndicat ont bien l'honneur de vous saluer.

Le Président :	*Les Vice-Présidents :*
PH. RENAUD, 28, rue Gustave Courbet (Passy),	LORENZA, 21, rue de la Condamine (Batignolles),
Le Trésorier-Comptable : LOUIS AUFFINGER, 15, rue du Four-St-Germain, Paris.	BOUCHER, 33, rue de Sannois, à Argenteuil (S.-et-O.).

Le prix de la souscription est fixé à **5** francs par personne et à **2** fr. **50** pour les enfants au-dessous de dix ans, concert et bal compris.

Les adhésions sont reçues dès à présent aux adresses ci-dessus et aussi chez tous les Sociétaires. On est prié de souscrire d'avance.